

Le printemps fit un retour en arrière. Après quelques journées ensoleillées où frissonnaient de vives sautes de vent, le temps se couvrit à nouveau. Il revint à sa monotone humidité et des averses venues de l'océan tombèrent d'un ciel bas parfois déchiré d'éclaircies. Alors, les derniers pensionnaires de la Résidence s'accoudaient à leurs fenêtres pour regarder la nue. Oseraient-ils faire quelques pas dehors et se hasarder sous ce climat incertain? On entendait tousser.

L'évolution du centre de gériatrie progressait. Les pavillons étaient pleins et l'aménagement du pavillon rouge était décidé.

Comme l'avait prévu Lebrun, il serait un pavillon de long séjour et abriterait les malades chroniques ou les invalides jusqu'à leur fin.

Pourtant c'était avec ironie que les pensionnaires de la Résidence apprenaient les nouvelles en provenance du pavillon C consacré à la rééducation des vieillards victimes de fractures ou plus simplement du vieillissement de leurs artères.

On rapportait que chaque matin, les vieux et les vieilles y étaient condamnés à des séances de massage, de balnéation et de kinésithérapie.

Bernard, depuis qu'il était sorti de l'infirmierie, observait ces véritables travaux forcés du renouveau et riait

en évoquant les mouvements imposés à ces pantins maigris et à ces sirènes squelettiques des piscines. Peu d'hommes s'y présentaient, les femmes s'y soumettaient plus volontiers.

Après ces épreuves, les plus vaillantes d'entre elles passaient au salon de coiffure ou abandonnaient les rides de leur visage aux mains des esthéticiennes qui, elles aussi, appartenaient à ce peuple en blouse blanche toujours multiplié.

Quelques-unes étaient satisfaites des soins qu'elles recevaient et des attentions qu'on leur témoignait. Du moins s'occupait-on d'elles. Le temps passait plus vite ainsi.

La plupart admettaient que ces préoccupations étaient fallacieuses et que rien n'empêcherait le vieillissement de se poursuivre. On ne pouvait faire oublier tout un passé, les joies et les deuils de la vie par la mobilisation des articulations enraidies et le massage des muscles atrophiés. N'étaient-elles pas les victimes d'une farce que se donnait la société qui, après avoir parqué ses vieillards, cherchait à se donner bonne conscience. Elles regrettaient le temps passé où les gens mouraient simplement dans leurs familles, où la mort appartenait à la vie et n'était pas escamotée.

Justement, la jeunesse agitée de cette ville nouvelle, son indifférence, sa population bruyante témoignaient de leur déchéance.

Les parkings étaient envahis par les voitures. Des enfants gagnaient les écoles multipliées et les jeunes femmes se rendaient à leur marché en poussant devant elles, dans la hâte générale, un panier roulant.

Des emplois nouveaux avaient été créés par l'efflorescence artificielle de la cité. Il était dangereux de

s'aventurer sur les chaussées des rues tant la circulation y était intense. On y creusait toujours des tranchées nouvelles qui accroissaient encore les embarras et les quelques vieilles qui osaient affronter la ville s'inquiétaient. Elles se demandaient où pouvaient se rendre tous ces hommes dans la force de l'âge aperçus au volant de leur voiture, le visage grimaçant, clignant des paupières dans la fumée de leur cigarette.

C'était surtout au crépuscule que s'imposait et s'affirmait le développement de la ville. Elle était alors envahie par le ruissellement des enseignes lumineuses qui attirait le regard vers les boîtes de nuit du « Stephenson » et du « Pré Cottereau ». Il était probable que ces lieux étaient fréquentés puisqu'ils prospéraient. Quelle pouvait être leur clientèle ? Nul, à la Résidence, ne pouvait répondre à cette question.

L'investissement s'était encore précisé récemment par l'ouverture de deux supermarchés qui s'élevaient désormais hors les murs, au nord de l'hospice, dans ce quartier qui n'était encore qu'une banlieue avec ses bistrotts neufs et ses échoppes de petits commerçants condamnés. En quelques semaines, le « Monseigneur » et « le Poulpe » avaient tracé les voies d'asphalte qui reliaient les bords de l'océan à leurs parkings immenses.

On y vendait de tout. Un étage entier était réservé à la publicité, à la présentation et à la vente des eaux de saint Hilaire. L'eau y était offerte à la vue de l'acheteur dans des bouteilles de toutes formes et de toutes dimensions, depuis les outres pansues en matière plastique destinées à l'usage de la table ou à l'effet médicinal jusqu'au flacon de verre recherché par le pèlerin modeste pour une consommation occasionnelle. Il l'emporterait en

souvenir de ce voyage en même temps qu'une médaille frappée à l'effigie de saint Hilaire. Car ce temps athée était curieusement épris de gris-gris, d'amulettes et de reliques.

L'hospice était presque cerné et ses pensionnaires prisonniers en étaient condamnés à tourner sur eux-mêmes dans un espace de plus en plus réduit.

Un dimanche, Montagard, au matin, songeait dans son fauteuil. Était-ce une fois encore la Passion ou les Rameaux? La vieille histoire magnifique surgissait dans son esprit. Oh! une histoire joyeuse et presque païenne. Cette foule acclamant le Messie, le balancement des palmes, cette fête du renouveau où le soleil tenait sa place. Certes, plus tard, trois croix s'étaient dressées sur une colline chauve et trois hommes y étaient morts dans d'atroces souffrances. Mais après les ténèbres du Vendredi saint, le crépuscule de ce jour avait pu être merveilleux. L'histoire ou la tradition racontait que l'un de ces hommes était ressuscité, qu'il avait été reconnu, un soir, dans une auberge.

Au même instant, Desportes qui marchait vers la Résidence en compagnie de Masson pensait que entre le Dieu caché du Judaïsme dont la Loi interdisait de représenter le visage et la forme et l'anthropomorphisme des dieux grecs, en un moment de l'Histoire et en un point précis de la Terre, était apparu le Dieu fait Homme du christianisme. Suprême habileté!

Oui, les Rameaux : sous un temps aigre, la bénédiction des buis sur le parvis d'une église de campagne, le prêtre en surplis, les enfants de chœur devant le demi-cercle des fidèles découverts devant la croix. Ainsi en avait-il été autrefois!

Maintenant Desportes entrain dans la chambre et brisait le songe. Desportes, clerc d'une religion funèbre, accompagné de ses disciples, Fangio et Masson, se dressait à côté de lui.

Montagard connaissait à l'avance les paroles qui allaient être prononcées. Cet homme, pauvre maître du destin d'autrui, s'était avancé jusqu'à lui. Montagard crut bon d'emprunter le ton de la raillerie :

– Je me suis aperçu, dit-il, que d'importants progrès avaient été faits pour recevoir vos nouveaux pensionnaires. Vous souvenez-vous de nos premières conversations ? Vous mettiez alors tout votre espoir dans la construction des pavillons. Mais vous ne savez pas encore quelle sera la destination du pavillon rouge.

– Si, dit Desportes. Tout n'est qu'une question de temps. Il est certain que nous ferons du pavillon D un centre de soins.

– Un hôpital ?

– C'est notre vœu. Un hôpital où les malades demeureront longtemps.

– Des années peut-être ! Il est curieux, ajouta Montagard en souriant, que le souhait de tout médecin soit d'édifier un hôpital partout où il réside.

– C'est en effet l'une de nos raisons d'être, répondit Desportes.

Des mouettes, taches blanches sur le glacis vert, picoraient le gazon des pavillons. Des couples se promenaient dans les allées. Les cloches sonnaient sur Saint-Pierre et le bourdon grave de la basilique des Herbiers se mêlait à leur chœur.

Il apparaissait de plus en plus à Montagard que Desportes était un homme redoutable par sa faiblesse de caractère. Il grommela :

– Vous pourriez laisser mourir les gens en paix et libres. Vous n’aimez que le système dans lequel vous vous êtes enfermé parce qu’il vous protège et qu’il vous semble raisonnable. La raison n’est pas tout.

– Non, reprit Desportes d’une voix douce, je n’aime pas le système dans lequel je suis enfermé, comme vous le dites. Ce sont les circonstances qui me l’imposent. Vous n’avez pas tort de prétendre que la raison n’est pas tout. Je voudrais que vous me compreniez : votre situation présente à la Résidence ne va pas sans créer de difficultés. Vous ne vous levez presque plus, m’a-t-on dit, et votre ami Lebrun qui a accepté longtemps de vous venir en aide estime qu’il ne peut plus jouer ce rôle de garde-malade. Je ne peux laisser se détériorer davantage le climat qui règne ici. De plus, les soins y sont insuffisants.

– Lebrun ! mon ami ! s’exclama Montagard. Sûrement pas ! Il a beaucoup changé lui aussi et je ne suis pas ici le plus invalide ou le plus fou.

– Je sais. Nous vivons ici une période de transformations et il ne nous est pas possible de surveiller tout en même temps. Ma tâche, comme celle de Masson ou de Fangio, est souvent très lourde. La ville, les nouveaux services ! Votre état s’est altéré lentement.

Il détacha le mot :

– Insidieusement.

Desportes demeurait campé sur ses jambes grêles et arquées. Il ne paraissait pas très solide.

– Fangio m’a entretenu de votre cas. Comme il a le cœur généreux, il est intervenu en votre faveur. Il préférerait qu’on vous laissât en paix jusqu’à l’ouverture de notre prochain pavillon. Malheureusement, nous ne savons pas encore qui nous pourrions y recevoir. Les entrepreneurs sont lents et les travaux ne progressent

qu'avec de grandes difficultés. Nous nous heurtons à une sorte de force d'inertie.

« Il ne m'est pas possible, malgré ma bonne volonté, de vous maintenir ici. »

Desportes recula d'un pas :

– Ayez confiance en moi. Acceptez d'entrer à l'infirmerie A. Savez-vous que Pizzuti s'y trouve toujours ? Vous vous souvenez de lui ?

– Oui, dit Montagard. Je partageais sa chambre lorsque ma femme est morte. Il se laissait vivre.

– Vous voyez que vous n'y serez pas dépaycé. Il faut être compréhensif. Les premiers résultats de vos analyses soulèvent un doute.

Desportes se pencha sur la feuille de température que Masson lui présentait :

– Rien de très précis, murmura-t-il. N'est-ce pas votre avis, Masson ?

– Une simple suspicion, M'sieu.

– Alors, c'est l'infirmerie A, dit Montagard en soupirant.

Il se trouvait pris au piège et il lui sembla vain d'opposer un refus et de se révolter. Son regard se troubla et les fleurs jaunes d'un forsythia basculèrent devant la fenêtre. Ce printemps n'était plus comparable aux autres.

– Je me demande quelle idée m'a passé par la tête lorsque je suis revenu ici.

Son corps, vaguement douloureux, se tassa dans le fauteuil.

– Ici ou ailleurs, votre sort aurait été pareil, dit doucement Desportes. Croyez-moi, cette solution est la plus sage. Il est sûr que si votre état s'améliore, je ne m'opposerai pas à votre retour à la Résidence. Je vous

demande de consentir librement à votre mise en observation. Vous entrerez demain à l'infirmierie A où un lit vous est réservé.

– Mais enfin, dit Montagard, de quelle maladie suis-je atteint ?

– Justement, nous ne le savons pas.

– Du moins, avez-vous quelque crainte ?

– C'est un bien grand mot, reprit Desportes avec nonchalance. Tout paraît assez banal dans votre état et, à votre âge, rien n'est plus courant que la fatigue et les douleurs. Votre cas est bien différent de celui de votre femme.

Montagard jugea ce propos saugrenu. Mais il ne songeait plus guère à sa femme. C'était lui qui désormais était en jeu.

– Cette petite fièvre ne peut guère retenir l'attention, ajouta Masson qui ne voulait pas inquiéter Montagard.

Rien ne semblait avoir de signification précise dans les symptômes dont souffrait Montagard. Tout demeurait vague, enveloppé de mystère. « Imprécis, douteux, incertain », tels étaient les termes dont usaient les médecins. On ne pouvait même pas attacher d'importance à l'apparition de ces deux ganglions.

– Seulement, dit Desportes, l'un des résultats de vos analyses n'est pas normal. On pourrait certes accuser une erreur du biologiste mais ce ne serait guère raisonnable. Ce résultat doit donner l'éveil, inviter à chercher bien qu'on ne puisse tirer aucune indication particulière d'un examen courant qui, nous en avons la preuve chaque jour, est souvent perturbé à partir d'un certain âge sans que nous sachions pourquoi.

Montagard regarda longuement Desportes :

– Relevant, murmura-t-il.



– Châtillon, dit Desportes.

Ils se sourirent.

Montagard ne pensa à rien pendant l'après-midi de ce dimanche. Il s'était alité et ne souffrait pas trop. Une mouche aux ailes bruissantes voletait entre la vitre et le rideau. Un rayon de soleil se déplaçait lentement contre le mur, léchait les livres de l'étagère. Le frémissement de cette mouche était le signe du printemps.

La Résidence était silencieuse. Le murmure des dimanches d'autrefois avait disparu. Aucune voiture ne s'était arrêtée devant la porte. La ville, dans le lointain, semblait assoupie.

Lebrun avait disparu depuis le matin. Il revint à la nuit tombante. Montagard sommeillait. Lebrun se pencha sur lui. Montagard sentit le souffle de son compagnon lui effleurer le visage. Il retint le sien. Il entrouvrait imperceptiblement les paupières de telle sorte que ses yeux laissaient filtrer un regard immobile tel qu'on ne pouvait savoir s'il appartenait encore à la vie.

Lebrun murmura :

– Il est mort.

Le souffle abandonna le visage de Montagard qui entendit Lebrun rôder dans la chambre.

– Que veux-tu ? dit Montagard d'une voix forte.

Lebrun tressauta et se retourna brusquement :

– Ah bon, dit-il. Que tu m'as fait peur ! Tu as une drôle de gueule quand tu dors.

– C'est involontaire, dit Montagard.

Lebrun dénouait lentement sa cravate. Il se préparait à écrire.

– Tu placeras un journal sur l'abat-jour de la lampe. Je ne peux plus supporter cette lumière.